

folio
POLICIER



**JOE R.
LANSDALE**

THRILLER

**Honky Tonk
Samourais**

FOLIO POLICIER

Joe R. Lansdale

Honky Tonk Samourais

Une enquête de Hap Collins
et Leonard Pine

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frédéric Brument*

Denoël

Titre original :
HONKY TONK SAMURAI

Couverture : Illustration de Joann Sfar.

*Published in agreement with the author,
clo Baror International, Inc., Armonk, New York, USA.*

Tous droits réservés.

© *Joe R. Lansdale, 2016.*

© *Éditions Denoël, 2018, pour la traduction française.*

Joe R. Lansdale, auteur culte régulièrement récompensé aux États-Unis, est né en 1951 au Texas. Conformément à la tradition américaine, il a exercé de nombreux métiers (charpentier, plombier, fermier...) avant de se consacrer pleinement à l'écriture. Si *L'arbre à bouteilles*, *Le mambo des deux ours* ou *Bad Chili* inauguraient la série d'enquêtes consacrée aux deux Texans atypiques et indéfectiblement potes que sont le Blanc hétéro Hap Collins et le Noir homosexuel Leonard Pine, *Les marécages*, *Juillet de sang*, *Sur la ligne noire*, *Vierge de cuir* ou *Du sang dans la sciure* s'inscrivent davantage dans la veine du thriller, où Lansdale s'est imposé comme un formidable raconteur d'histoires.

*Pour les garçons Kelley — Danny et Dennis,
notre famille élargie*

«Juste au moment où vous pensiez avoir retenu la leçon, et que la vie suit son cours sans accroc, voilà qu'un putain de poids lourd déboule et renverse votre cul bordé de nouilles.»

Jim Bob LUKE

1

Je ne crois pas qu'on cherchait les ennuis, Leonard et moi. Ils nous sont juste tombés dessus. Ça commence souvent l'air de rien, un petit bidule se défait et se met à claquer, comme un boulon dévissé sur un manège de foire. Rien de grave au début, juste un boulon mal vissé qui claque, mais petit à petit le boulon finit par lâcher et est éjecté de son logement, le manège de foire grince et gémit, s'affaisse et s'écroule dans une bouillie chaotique de pièces déchiquetées, de métal tordu et de tas de chair humaine ensanglantée.

Ce récit débute au moment où le boulon a commencé à se détacher sur le manège de foire.

Les vitres de la camionnette étaient baissées et la chaleur n'était pas encore insupportable, mais l'air avait cette odeur de pain grillé quand il se met à brunir et que vous savez que le beurre s'étalera bien dessus. Dans moins d'une demi-heure, vers midi, la raie de mes fesses allait baigner dans la sueur et le simple fait de respirer me donnerait l'impression de gober des hameçons. Je rêvais déjà de vêtements

légers, d'un grand verre de thé glacé et d'air conditionné à fond.

Nous étions assis dans le pick-up de Leonard, tout nouveau pour lui. Nous faisons souvent du troc avec nos véhicules. J'ignore au juste pourquoi, mais nous changions sans arrêt de voiture ou de pick-up, en général d'occasion. Celui-ci était un Dodge argenté, et il n'avait que quelques années. Nous étions garés à deux blocs de la maison que nous surveillions.

L'homme qui vivait dans cette maison, le type qu'on attendait, avait une femme qui le suspectait de la tromper; elle avait engagé l'agence de Marvin Hanson pour découvrir si c'était le cas, et avec qui. Elle avait le cœur brisé et souhaitait que tout redevienne comme avant; et si ce n'était pas possible, alors elle voulait enclencher une procédure de divorce bien lucrative, qui ne laisserait à son ex-mari que ses couilles à vendre, rien que pour retrouver un endroit où dormir.

On n'était pas des employés à temps plein, mais on bossait pas mal pour Marvin, et même plutôt beaucoup ces derniers temps. Même si les affaires de divorce – ou d'éventuel divorce – n'étaient pas vraiment ma tasse de thé, cette dame avait embauché l'agence pour deux semaines de surveillance. C'était notre dernier jour de boulot, et on avait établi avec une relative certitude que son mari de soixante ans ne la trompait pas du tout, mais qu'il se rendait à la salle de gym à des heures inhabituelles; on supposait que c'était parce qu'il ne voulait pas qu'elle le sache.

Leonard pensait que l'idée l'embarrassait, d'avoir besoin de faire de l'exercice, ou de vouloir se remettre en forme. Ce raisonnement me parais-

sait bizarre, mais Leonard comprend mieux que moi cette manière de voir. Étant homo, il est plus branché masochisme que moi, alors je me suis dit qu'il avait sans doute raison, que le type voulait juste la surprendre avec un corps resculpté, dans l'espoir qu'un jour elle le regarde de nouveau et le complimente sur son physique. S'il allait à la gym si souvent, c'était peut-être parce qu'elle ne lui avait encore rien dit de tel.

L'ironie de l'histoire, c'est qu'on avait remarqué, en l'espace de deux semaines seulement, qu'il avait en effet perdu quelques kilos et s'était un peu musclé; elle avait constaté la même chose au cours des derniers mois, mais ne lui avait fait aucune remarque à ce sujet; elle pensait qu'il faisait un régime et s'achetait de nouveaux vêtements parce qu'il avait une «petite grue». C'est comme ça qu'elle l'avait présenté : «Je crois qu'il a une petite grue.»

Je n'avais plus entendu le mot «grue» employé en ce sens depuis des lustres; le plus triste, c'était que j'étais assez vieux pour me souvenir d'un temps où son emploi était plus courant. J'avais la nette impression de prendre de l'âge, et que les dernières années ne m'avaient pas épargné. Arrivé à cinquante ans, on commence à se rendre compte du paquet d'années qu'on a gâchées sur cette terre.

Bref, on était assis là, à le regarder sortir de la maison, prêts à le suivre, sachant très bien depuis le temps qu'il n'avait pas de «petite grue» et que c'était notre dernier jour, alors on allait finir notre taf tranquille pour le fric et rendre notre rapport. Elle avait payé d'avance pour qu'on le file pendant quinze jours, donc je n'avais pas le sentiment de lui extorquer de l'argent qu'elle ne voulait pas dépenser.

Je m'étais mis au régime, moi aussi. Je faisais toujours de l'exercice, sans mollir, et j'étais généralement en meilleure forme que j'en avais l'air, mais ces derniers temps j'avais envie de retrouver ma ligne, vu que Brett, ma compagne rouquine, était vraiment au top. Je voulais que mon corps ressemble plus à la sensation que j'en avais. Mais en réalité j'avais dû changer mes méthodes d'entraînement. J'avais arrêté de soulever des poids trop lourds pour m'exercer avec des poids plus légers. Je faisais un peu de jogging, mais marchais plus souvent qu'avant. Cela semblait porter ses fruits – je ne serais jamais beau, mais je préférais ne pas pouvoir poser un verre sur mon estomac quand je m'asseyais, comme si j'étais une rallonge de table.

Même Leonard, qui d'ordinaire avait toujours l'air affûté et prêt à l'action, avait dû modifier quelque peu ses habitudes alimentaires et ses méthodes d'entraînement, car pour la première fois depuis longtemps il s'était enrobé autour de la taille. Il prétendait protéger ainsi ses « tablettes de chocolat ». Vu qu'il était noir comme du chocolat de partout, je lui avais fait remarquer que je trouvais ça redondant. En plus, je n'avais aucune envie de parler de ses tablettes de chocolat.

On était donc assis là, moi en train de cogiter à ce genre de trucs tout en retenant, par courtoisie, un pet chargé en féculents, quand Leonard s'exclama :

— Bon sang, qu'est-ce qui se passe là-bas !

Il avait les yeux tournés vers une cour de l'autre côté de la rue où nous étions garés. Un homme tenait un chien par sa laisse, le chien était tapi sur le ventre et l'homme lui donnait des coups de pied ; je

l'entendais lui hurler dessus. Le chien laissait échapper des gémissements sous les coups.

Leonard était déjà sorti de la voiture et traversait la rue.

Je descendis moi aussi, fis le tour de la voiture et le suivis, tandis qu'il s'écriait :

— Hé, enfoiré, pourquoi tu n'essaierais pas plutôt de me frapper, moi ?

L'homme cessa de maltraiter le chien et leva les yeux.

Je libérai mon pet. Je le lâchai tout en douceur – pour ne pas effrayer le chien – et le laissai flotter où il était en m'éloignant de l'odeur d'œuf pourri.

— Vous êtes qui, vous ? demanda l'homme à Leonard.

— Je suis le type qui envisage de te mettre cette laisse autour du cou et de te botter le cul à travers toute cette fichue cour.

— Vous violez une propriété privée, dit l'homme.

— Et ce n'est qu'un début, répondit Leonard. Tiens, si je t'arrachais un œil ensuite ?

Apparemment, c'était le commencement d'une journée plutôt ordinaire pour nous.

Je restai au bord du trottoir tandis que Leonard parlait dans la cour. J'attendais patiemment, prêt à intervenir pour empêcher Leonard de porter un coup fatal, ce qui n'allait sans doute pas tarder à arriver.

— Vous avez besoin d'être deux pour ça ? dit l'homme en nous jaugeant du regard.

C'était un mec plutôt costaud, à peu près de la taille de Leonard, mais plus trapu que Leonard ou moi, avec un plus gros bide que nous deux réunis. Il avait l'air d'un type qui avait joué au football américain dans sa jeunesse et pensait que ça lui donnait

un avantage physique pour toute la vie. Il aurait peut-être dû en discuter avec son voisin qui allait à la gym, prendre des conseils sur un régime et des exercices. Néanmoins, il était assez gros pour causer des ennuis, ne serait-ce qu'en s'écroulant sur nous.

— Non, répondit Leonard. Un seul suffira.

— Et vous pouvez choisir lequel, ajoutai-je. Juste pour info, je suis celui qui cogne le plus fort. Mais je n'ai pas particulièrement envie de m'échauffer. Avec cette chaleur, vous comprenez...

— Il n'est pas plus fort, dit Leonard. Plus rapide, oui, mais en fait je cogne un peu plus fort que lui.

— C'est un vantard, dis-je. Il sait que je cogne plus fort, et que je suis plus rapide.

— Aucun de vous deux ne m'a l'air si coriace que ça, répliqua l'homme.

— Alors pourquoi ne pas nous montrer ce que tu as dans le ventre? dit Leonard. Tu t'en sors plutôt bien avec un chien sans défense qui cherche à t'être agréable, mais nous, on ne cherche pas à t'être agréable. Pas vrai, Hap?

— Vrai, dis-je.

— Répète-le-lui.

— Vrai. On n'est pas d'humeur à faire plaisir.

— Voilà ce que je te propose, fumier, dit Leonard. Donne-moi le chien, laisse-moi le prendre avec moi, et on en restera là, tu pourras garder ta gueule comme elle est. Avec un nez dessus et tout le reste. Sans que je te fasse un putain de trou dedans.

Le type se marra.

— Vous êtes cinglés, tous les deux.

— C'est justement là-dessus que j'essaie de t'alerter, dit Leonard. Mais je n'ai pas l'impression que tu écoutes.

À ce stade, je vis que le type commençait à se faire du souci. Ce qui était une très bonne idée. Leonard pouvait devenir vraiment cinglé. Certaines personnes n'avaient pas le moindre doute à ce sujet.

— Tu veux t'en charger, me demanda Leonard, ou j'y vais et je lui flanque une raclée ?

— Je reste là, pour t'arrêter au cas où tu irais trop loin.

— Hé, ça suffit, dit l'homme. Vous êtes sur ma propriété. Je vais appeler les flics.

— Je ne crois pas que tu arriveras jusqu'à la porte, estima Leonard. Et si tu as un portable dans la poche, tu n'auras pas le temps de composer le numéro. Je te le garantis. Même si tu les appelles après coup, ça ne te sera d'aucune utilité. Le mal sera fait. Et ils auront sans doute du mal à te comprendre, parce qu'il te manquera peut-être quelques dents et que tu essaieras de parler sans nez. Ils seront obligés de lire sur tes lèvres, s'il t'en reste. Maintenant, fais tes excuses au chien et donne-moi cette pauvre bête.

— Des excuses au chien ?

— Ouais, des excuses.

— Je ne vais pas faire d'excuses à un putain de cabot.

— Je le ferais si j'étais vous, dis-je. Il ne plaisante pas.

— Allez vous faire foutre. Cette chienne est à moi.

— Plus maintenant, dis-je.

Leonard traversa alors la cour. Il se déplaça rapidement. C'était comme dans ces vieux films de Dracula où le vampire flotte au-dessus du sol avec l'aisance d'une nappe de brume poussée par le vent. L'homme lâcha la laisse. La chienne, un croisement de berger allemand, encore jeune, un an tout au plus,

resta tapie au sol. Je détestais voir ça. J'adore les chiens. Au sujet des gens, mon avis est plus mitigé, alors je n'étais pas mécontent de ce qui allait arriver au fumier dans la cour, même si je devais tenir compte du fait que les flics pourraient voir les choses d'un autre œil si le type vivait assez longtemps et trouvait la force de les appeler. Ou peut-être qu'un voisin à sa fenêtre les avait déjà prévenus – et filmait toute la scène sur son téléphone portable.

L'homme leva les bras et serra les poings dans ce qu'il pensait être une garde de boxeur.

Zut, rien qu'à sa posture, je pouvais déjà dire que ce ne serait même pas un bon combat.

Sans lever les mains, Leonard marcha droit sur le type. Ce dernier lui balança un uppercut tellement lent et maladroit qu'on aurait presque eu le temps de rentrer à la maison, de boire un café et de revenir avant qu'il atteigne sa cible.

Ce qui n'arriva pas.

Tout en avançant, Leonard leva le bras pour éviter le coup, dont la force se perdit quelque part dans son dos, et coinça le bras du type contre son flanc. Puis il décocha un coup, paume en avant, qui s'écrasa sur le nez de l'homme et le mit au tapis, ou du moins aussi proche du sol qu'il était possible, car Leonard bloquait toujours le bras du gars, à moitié soulevé de terre.

La chienne se mit à s'éloigner en glissant sur le ventre, comme un soldat rampant dans les hautes herbes. Je m'approchai et ramassai sa laisse, ce qui la fit tressaillir.

— Tout va bien, le chien, dis-je. Oncle Leonard est en train de botter le cul du méchant monsieur.

À ce stade, Leonard avait lâché le bras du type

et lui bourrait les côtes de grands coups de pied, comme ce salaud l'avait fait à la chienne.

— Alors, t'aimes ça? demanda Leonard. Tu t'éclates, fumier? Aboie pour moi, pédale.

L'homme ne semblait pas vraiment apprécier. Il se mit à hurler, pas à aboyer. Dire que la chienne s'était contentée de quelques glapissements, alors qu'à entendre crier ce type on aurait cru qu'il se prenait une vraie dérouillée. De son point de vue, c'était sans doute le cas. Leonard se montrait peut-être altruiste, me dis-je, vu qu'il ne s'agissait que de maltraitance animale. Ou alors il se faisait vieux. Quoique, d'un autre côté, il n'avait presque pas mangé au petit déjeuner et faisait peut-être simplement un peu d'hypoglycémie...

Au bout d'un moment, je suppose que Leonard s'est fatigué, parce qu'il a arrêté de donner des coups de pied au type et s'est penché pour lacer sa chaussure. Une fois le lacet refait, je crus qu'il allait remettre ça, mais non.

L'homme, couvert de sang du nez au menton, n'avait apparemment pas compris la leçon.

— C'est une agression, sale nègre.

— T'as pas pu t'empêcher d'en rajouter, hein? dis-je.

Leonard l'avait déjà agrippé par les deux oreilles et le souleva juste assez pour lui balancer un coup de genou dans la figure. Du sang gicla partout et le type s'affala sur la pelouse, où il resta étendu sans bouger. J'espérais qu'il était tombé dans des crottes de chien. Je crois même avoir vu une de ses dents humides scintiller dans l'herbe, comme une vulgaire babiole de Kinder Surprise.

Leonard me rejoignit et caressa la chienne, qui le

laissa faire. Elle semblait savoir que nous étions de son côté. Leonard déclara à la chienne :

— Quand il se réveillera, je le forcerai à s'excuser, et peut-être à te lécher le cul.

— Tu ne l'as pas tué, au moins ? demandai-je.

— Non, mais j'en avais envie.

— Ouais. Moi aussi. Mais il vaut peut-être mieux éviter.

— Je te l'accorde, dit Leonard. Même si c'est beaucoup moins satisfaisant. Bon sang, mais c'est quoi, cette odeur ?

— J'ai un petit problème de digestion. Mon intestin ne supporte pas très bien les féculents.

— Alors arrête d'en bouffer, mec. Ça schlingue comme c'est pas permis. Allez, tirons-nous.

Je continuai à caresser la chienne en l'apaisant et, comme font les chiens, elle se redressa, frémit et me lécha le visage. Je pense qu'elle aurait même léché la tronche minable de son maître. Voilà pourquoi je préfère les chiens aux chats. Les chats ne sont pas indépendants, ce sont juste des connards patentés qui veulent être nourris à ne rien faire. Ce sont vos propriétaires. Alors qu'un chien se contente de vous aimer. Il ne s'agit pas de possession ou d'un truc comme ça. Ils sont aussi francs que la mort et les impôts. Les meilleures créatures sur cette terre. Bien sûr, si ç'avait été un chat qui se faisait maltraiter, le fumier se serait fait botter le cul aussi. Mais j'aurais pris un moment pour donner au chat mon opinion sur son espèce. Même s'il n'aurait sans doute pas écouté, ni exprimé le moindre remerciement. Il serait déjà en train de planifier sa journée. Se coucher et chier dans une caisse, vomir des boules de poils sur le sol, se faire les griffes sur les meubles, et s'attendre à ce qu'on lui offre une gourmandise pour le récompenser de tous ces efforts. Tous les chiens vont au paradis. Tous les chats vont en enfer.

Des flics se garèrent. Une seule voiture. On fut

plutôt surpris de voir Marvin Hanson, notre patron, sortir du côté passager, traverser tranquillement la pelouse, baisser les yeux sur le type et déclarer :

— Il n'a pas l'air si mal en point.

Un agent de police descendit à son tour de la voiture. Je ne connaissais pas son nom, mais je l'avais déjà aperçu. C'était un jeune type de petite taille, aux membres trapus, avec une bouille ronde, noir de peau. On aurait dit un bonhomme de pain d'épice fabriqué avec la toute fin de la pâte. Leonard et moi étions des familiers du commissariat. Je ne me souciais guère de retenir les noms des flics, vu qu'ils arrivaient et repartaient plus vite qu'un touriste en goguette à Amsterdam. Le plus jeune nous rejoignit.

— Une dame qui habite en face nous a appelés, dit-il, pour nous prévenir qu'un type frappait son chien et qu'on devait venir l'arrêter pour cruauté envers les animaux.

— C'est une bonne chose, dis-je. Mais on a pensé que ça prendrait un peu de temps, alors on est intervenus, en simples citoyens.

— En violant sa propriété et en commettant une agression, ajouta Marvin.

Son visage sombre marqué par la vie se creusa d'un demi-sourire. Du moins ce que je pris pour un sourire. Il aurait pu juste montrer les dents, difficile de faire la différence. Marvin n'est pas ce qu'on qualifierait de joli garçon.

— Si tu veux être technique à ce point, dit Leonard. Pfff...

— Qu'est-ce que tu fiches avec les flics? demandai-je à Marvin.

— Il fréquente vraiment n'importe qui, ajouta le policier.

— Ouais, si ma femme demande avec qui j'étais, dit Marvin en se tournant vers le flic, pour l'amour de Dieu, dis-lui que j'étais en train d'acheter de la dope en compagnie d'un prostitué mâle. Ne mentionne pas les types en uniforme.

— Pigé, dit le flic.

— Mais, juste entre nous, dis-je, je dois savoir et te reposer la question. Qu'est-ce que tu fiches avec ces porcs, comme nous autres vieux rebelles avions coutume de les appeler ?

— C'est pas gentil, ça, dit le flic.

Ce type me plaisait. Je jetai un coup d'œil à son insigne. Ça valait le coup de retenir son nom : Carroll.

— J'avais l'intention de vous en parler, dit Marvin. J'ai repris mon ancien poste. Chef de la police.

Me lancer un petit pois aurait suffi à me renverser. Avant que je puisse l'interroger plus en détail, Marvin, qui avait récemment renoncé à sa canne, même si en regardant bien on pouvait toujours détecter un léger boitement, s'approcha du type à terre, qui avait repris conscience et tentait de s'asseoir.

— Vous pouvez vous lever ? demanda Marvin.

— Je crois, ouais, dit l'homme.

— Alors pourquoi ne pas vous relever ? dit Marvin. Je suis avec la police.

— Il m'a traité de nègre, signala Leonard.

— Sauf quand on l'emploie dans une chanson de rap, c'est un terme péjoratif dans ce monde moderne, dit Marvin.

— J'étais en colère, c'est tout, se justifia l'homme.

Reprenant peu à peu ses esprits, il finit par se relever. Marvin posa la main gauche sur l'épaule droite du type et lui demanda :

— Est-ce que vous frappiez ce chien ?

— Elle tirait sans arrêt sur la laisse, dit-il. J'essayais de lui apprendre.

— Lui apprendre quoi ?

— À bien se conduire. À arrêter de me tirer.

— Alors vous lui avez donné des coups de pied ? dit Marvin. C'était ça, votre enseignement ?

— Elle le méritait. Bon sang, c'est qu'une chienne !
Ma chienne.

La main droite de Marvin se mit alors en mouvement. Ce fut très rapide : une gifle du revers de la main sur le visage ensanglanté du type, puis une autre au retour, suivie d'un coup de genou dans les parties, et le type se retrouva à nouveau affalé par terre.

Marvin jeta un regard au policier.

— Ça alors, j'étais juste en colère, dites donc.

— Tu essayais simplement de lui apprendre, dit Leonard.

— J'arrive à peine à y croire, dit le policier. Ce fils de pute a tenté de résister à son arrestation. En face du tout nouveau chef de la police.

— Ouais, si c'est pas incroyable ? dit Marvin. Aucun respect pour cette fichue loi.

— Typique de notre époque, dit le policier.

— Bientôt le soleil va refroidir, renchérit Leonard.

— Tout juste, dit le policier. Rien que ce matin, mon café, il n'était pas tout à fait comme il faut.

— Nous y voilà, dit Leonard. Ça a déjà commencé. La fin du monde tel qu'on le connaissait. Cette putain d'apocalypse.

— Elle a une côte abîmée ; cassée, en fait. Mais rien de grave. Avant, on faisait des bandages très serrés. Plus maintenant.

La vétérinaire, une jeune femme trapue avec d'épais cheveux blonds, coupés à hauteur d'épaules, plaqués en arrière par du gel, nous expliquait ça comme si elle avait affaire à de potentiels internes.

— Alors elle va se rétablir ? demandai-je.

— Tant qu'elle se repose, oui.

— Elle se reposera, dis-je.

— J'aimerais avoir le salaud qui a fait ça ici, sur ma table, dit-elle. Je lui couperais les couilles avec un scalpel émoussé.

— Et nous on le tiendrait pour vous, ajouta Leonard.

— Quand il est revenu à lui, parce qu'il a eu une sorte d'accident et a perdu conscience un moment, il a fait des excuses à la chienne, expliquai-je.

— Des excuses ? s'étonna-t-elle.

— En fait, c'est Leonard ici présent qui lui a soufflé les paroles en les lui faisant répéter pour qu'il les apprécie. Mais il a réussi à lui faire dire : « Je suis désolé, petite chienne, je suis un trou du cul bouffeur

de merde et je ne mérite pas de porter ton collier de chien. J'ai des puces.»

La vétérinaire eut un petit sourire et acquiesça à l'intention de Leonard.

Ce dernier était assis sur une chaise près du mur. Il hocha la tête en retour. Marvin était adossé contre l'encadrement de la porte ouverte. L'agent Carroll avait emmené au poste le frappeur de chien. La chienne était sur la table, allongée sur le flanc. Elle était très patiente, coopérative même. J'aimais bien cette chienne.

Marvin nous avait laissés amener la chienne chez le vétérinaire. Je suppose qu'il allait devoir mentir en remplissant sa paperasse, raconter comment ce salaud avait attaqué Leonard, qui tentait juste d'intervenir pour stopper une maltraitance animale, puis s'était retourné contre Marvin qui venait enquêter. Ce n'était pas légal, mais ce n'était que justice. Je pouvais revoir les gifles que Marvin lui avait balancées. Il avait des mains sacrément rapides.

La vétérinaire rasa les poils de la chienne autour de la blessure et lui mit un bandage, mais pas trop serré. Juste assez pour maintenir la côte fermement en place. Elle nous dit qu'elle n'aurait besoin de garder le bandage que deux ou trois jours, puis nous réexpliqua comment on les faisait avant et le fait qu'on procédait différemment aujourd'hui. J' imagine qu'elle répétait un cours qu'elle allait donner sur le sujet. Je réglai la note avec une partie de l'argent qu'on avait touché pour surveiller le type qui allait à la gym, puis nous reconduisîmes Marvin jusqu'à sa voiture garée au poste de police. Il dit qu'il voulait nous parler, et allait nous suivre jusque

chez moi, avant de revenir au poste, où il avait du boulot de flic à finir. On procéda donc ainsi.

Leonard avait récemment trouvé à se loger de manière indépendante, un endroit décati au centre-ville dans un vieil immeuble, qui avait autrefois abrité une fabrique de bonbons mais qu'on avait découpé depuis en appartements. Avant cet appartement, Leonard possédait une maison, mais il l'avait laissée à son ex, John, puis John était parti et Leonard l'avait vendue. Il avait d'ailleurs fait un profit sur la vente. C'était rare pour l'un comme pour l'autre – de faire un profit. Même si, pour la première fois dans nos vies à tous deux, nous avions un peu d'argent de côté et menions une existence qu'on pouvait qualifier de presque confortable. Les jobs de plouc n'offrent guère de possibilités de carrière. On y bosse jusqu'à ce qu'on en ait marre ou qu'on se fasse virer, puis on passe à autre chose. Leonard et moi en avions souvent changé.

L'appartement de Leonard était une sorte de loft avec une chambre et une salle de bains séparées. Contre une partie du loyer, le propriétaire lui avait laissé de gros travaux à réaliser – des travaux qu'il aurait dû faire depuis un certain temps. Leonard avait décidé d'embaucher quelqu'un pour s'en charger. Ce n'était pas moins cher que la ristourne sur le loyer, mais l'endroit serait plus agréable à habiter, et en fin de compte il rentrerait dans ses frais. Il avait même été question que le loyer se transforme en vente ferme. Le proprio était vieux et fatigué de gérer des locations, et de son côté Leonard voulait acheter.

Leonard ne vivait là que depuis peu, il était resté chez nous jusqu'à ce que certains travaux soient

réalisés. Avant cela, il habitait chez nous à plein temps. On lui avait même aménagé une chambre. Je l'adorais – sincèrement – et Brett aussi, mais je dois être honnête : j'étais content qu'il ne soit plus là en permanence. Brett et moi étions heureux de nous retrouver seuls en couple. Nous avions plus de temps pour nous et n'étions plus obligés de garder le silence quand nous jouions au docteur ; quant à mon budget de biscuits à la vanille et de Dr Pepper, il était en chute libre. Le tour de taille de Leonard y gagnerait aussi. Il adorait profondément ces biscuits et ces Dr Pepper, mais il adorait encore plus ne pas les acheter. Je pense que manger mes biscuits et boire mes sodas représentait pour lui une grande prouesse dont il faisait une question de fierté.

Quand nous sommes sortis du cabinet vétérinaire, la chaleur s'était installée, alors qu'il n'était qu'environ 10h30. Le soleil nous enveloppait comme une cote de mailles brûlante.

Nous sommes rentrés chez Brett et moi avec la chienne. Brett était revenue de son travail. Elle avait quitté son boulot d'infirmière à plusieurs reprises, mais elle était si bonne dans son domaine qu'elle trouvait toujours à se faire réembaucher. Elle avait l'air fatiguée, mais jolie, avec ses cheveux roux noués en queue-de-cheval. Hochant la tête à la vue du chien, elle déclara :

— Alors on a un invité ? Et je ne parle pas de Leonard.

— Hé, je fais un invité honorable, réagit Leonard. Qu'est-ce qu'il y a à manger ?

— Ce que tu as acheté, dit Brett.

— Oh, fit Leonard. Ça limite les possibilités.

Je baissai les yeux sur la chienne.

— Voici notre vraie invitée. Elle s'appelle... eh bien, je ne sais pas au juste.

— Elle t'a suivi jusqu'à la maison ? demanda Brett.

— Pas exactement.

— C'est ton nouveau chien, Leonard ?

Leonard me jeta un coup d'œil en coin.

— Possible, dit-il. Mais il pourrait être à vous.

— Je peux la prendre ? dis-je en essayant de paraître à la fois séduit et mélancolique à cette idée – sans savoir dans quelle proportion, ni même s'il était possible de paraître les deux à la fois ; peut-être cela sonnait-il pareil.

— Tu vas pousser ton petit soupir chuinté si la réponse est non ? me demanda Brett.

— Sans doute.

— Oh ça, pour soupirer, il soupire, dit Leonard. Je l'ai vu le faire, et j'avoue que j'étais vachement embarrassé. Ce n'était pas très viril.

— Je peux essayer de soupirer d'une voix grave.

— Non, rétorqua Leonard. Ce n'est pas comme ça que ça marche, un soupir.

— Et si, pour commencer, vous me disiez comment on s'est retrouvés avec un chien sur les bras ?

Nous allâmes nous installer autour de la table, la chienne allongée à mes pieds, et lui racontâmes en buvant du thé glacé.

— Je n'arrive pas à comprendre que des gens fassent une chose pareille, dit Brett. Cette chienne m'a l'air de chercher les câlins, pas à mordre.

— Je crois qu'elle est trop jeune pour connaître déjà son orientation, dis-je.

— Eh bien, j'aime les chiens, lâcha Brett.

La sonnerie de l'entrée retentit. J'invitai notre visiteur à entrer – c'était Marvin.

— Tiens donc, l'accueillis-je quand il apparut dans la pièce. Salut au chef de la police qui ne nous avait pas dit qu'il était chef de la police.

Il s'assit à la table, et je me rassis. Il se pencha pour donner à la chienne une caresse sur la tête.

— Beau chien.

— Chef de la police? fit Brett.

— Ouaip, dit Marvin. Vous savez, ce type pourrait exiger qu'on lui rende son chien, et je ne sais pas ce que ça donnerait devant un tribunal. Il va récolter une amende pour cruauté envers les animaux et refus d'obtempérer, mais il pourrait quand même remuer la merde.

— Faites bouffer des féculents à Hap, dit Leonard. En termes de puanteur, il le battra, je vous assure.

— Je ne plaisante pas, dit Marvin. Il pourrait enclencher une procédure légale.

— Au tribunal, je n'en sais rien, dit Leonard, mais je sais comment ça s'est fini sur sa pelouse. Pas génial pour lui.

— On y a été un peu fort, reconnus-je.

— Non, dit Marvin. On a été les Nouveaux Poings de la Vengeance.

— Pour être plus précis, dit Leonard, tu as été la Double Gifle de la Vengeance.

— N'oublie pas le coup de genou, dis-je.

— Oui, et le Genou, reprit Leonard. Mais ça manque un peu de classe.

— Légalement, on risque quoi? demandai-je à Marvin.

— Tu parles de moi ou de vous?

— Balance-nous la totale, dit Leonard.

— Eh bien, l'agent de police l'a vu m'attaquer, dit Marvin.

— Bon, d'accord, dis-je. Est-ce qu'on devrait dire qu'on l'a vu t'attaquer, nous aussi ?

— Ce pourrait être utile, dit Marvin. Mais la voisine a tout vu, et elle a filmé la scène sur son téléphone portable. Je l'ai appris en venant. Elle nous a passé un coup de fil.

— Bien sûr, dis-je, m'attendant à ce genre de chose.

— Mais elle a dit n'avoir pas filmé le moment où Leonard lui a broyé les couilles, ni celui où je l'ai dérouillé. Elle a juste eu la partie où il frappe le chien. D'après elle, il a tout l'air d'être prêt à vous attaquer, et ensuite moi, alors elle lui fait porter le chapeau.

— Quelle adorable menteuse, commentai-je.

— Oui, dit Marvin. En plus, c'est une vieille dame qui a l'air tout à fait digne de confiance, d'après ce qu'on m'a dit. Un peu bourrue, mais très bien je crois. J'ai eu cette description par Curt Carroll, l'agent qui a dû retourner là-bas. Il m'a dit que le propriétaire du chien était dehors sur sa pelouse, à quatre pattes, en train de chercher ses dents manquantes ; il pensait qu'en les conservant dans la glace on pourrait peut-être les lui remettre... Encore un de ces types qui se croient super malins mais qui seraient incapables de faire la différence entre de la merde et du miel.

— C'est pratique que la vieille dame ait l'air digne de confiance, dit Leonard. Quant à l'autre fumier, j'espère qu'il ne retrouvera pas ses dents.

— Combien lui en manquait-il ? demandai-je. Je n'en ai vu qu'une.

— Deux, je crois, dit Marvin. De toute manière, le type ne portera pas plainte. Il avait une autre vision des choses au début, mais je lui ai fait remarquer que

vous n'étiez que des bons Samaritains qui avaient vu un animal se faire maltraiter et étaient venus à la rescousse. Je pense qu'il a gobé ça. Il y a une part de vrai là-dedans, mais il y a aussi toute la partie moins vraie sur le fait qu'il nous ait attaqués.

— Il m'a balancé un coup de poing, observa Leonard.

— Oui, ça devrait jouer en notre faveur, dit Marvin. Enfin, il est cuit, vous ne risquez rien, et moi non plus, d'autant plus que je suis le chef de la police.

— Alors tu essayais juste de nous faire peur avec cette histoire de suites légales pour récupérer la chienne, c'est ça ?

— Juste un peu, dit Marvin. Il faut que je vous asticote de temps en temps, les gars. Vous m'avez déjà donné bien de la peine.

— On est quand même tous curieux de savoir un truc, dis-je. Comment c'est arrivé, cette histoire de chef de la police ? On travaille pour toi, tu sais... ça aurait dû venir sur le tapis plus tôt.

— Oui, n'est-ce pas ? dit-il. Mais ce n'est pas le cas. Et je vais vous expliquer pourquoi. J'ai pensé que j'étais peut-être idiot, d'essayer de retourner dans la police. Mais à présent ma jambe est guérie, je peux de nouveau travailler, j'ai de bons états de service là-bas et, mieux encore, c'est le conseil municipal qui m'a contacté. Il semble qu'ils aient le plus grand mal à retenir leurs chefs et officiers de police. Ils n'arrêtent pas d'en changer. Beaucoup démissionnent, il y en a même un en prison pour je ne sais quel motif. À propos, vous savez qu'ils ont peint la prison en rose et qu'ils obligent les détenus à porter des combinaisons roses maintenant ?

Je levai la main.

— J'y suis allé, j'ai porté une combinaison.

— Rose? m'interrogea Hanson.

— Ouais, et un peu trop ample, à mon goût, mais plus seyante qu'on pourrait le croire. Confortable, en tout cas, à cause de sa largeur. Le rose est censé avoir un effet dissuasif sur le crime, parce que c'est embarrassant et tout.

— Et tu crois que ça marche? demanda Hanson.

— Pas vraiment.

— Moi non plus. La première chose que j'ordonnerai la semaine prochaine, c'est de faire repeindre toutes les cellules. Ils peuvent garder les combinaisons roses jusqu'à ce qu'elles soient usées. Ou non. Vous savez quoi? Je vais faire commander tout de suite des combinaisons orange standard. Ils peuvent se le permettre. Non mais vous y croyez, vous? Ils ont affaire à des violeurs et à des tueurs, et leur conclusion est de peindre la prison en rose et de faire porter des combinaisons roses à ces enfoirés. Cette fichue peine de mort ne les a pas arrêtés, mais ils pensent qu'un rose de taffiole le fera.

— C'est un mystère, dis-je. Mais je suis encore plus déconcerté que tu sois le chef de la police.

— Ouais, moi aussi, dit Leonard.

— J'aime le rose, intervint Brett.

— On a changé de sujet, Brett, dis-je. Alors pourquoi toi, Marvin?

— Oh, il y a eu quelques bons chefs, mais jusqu'ici ils ont tous fini par partir, soit parce qu'ils ne supportaient pas la manière dont cette ville était gérée, soit parce qu'ils ont trouvé de meilleurs boulots au même poste dans des endroits qu'ils préféreraient. Il reste quand même quelques bons flics ici, cela dit. Le gamin qui m'accompagnait, que vous avez vu.

Certains inspecteurs, comme Drake et Kelso, un ou deux autres. Ils sont là depuis un bout de temps. Mais le conseil cherchait quelqu'un qu'ils jugent capable de mieux tenir la baraque. Ils ont entendu parler de mon agence, de l'expérience que j'avais acquise à Houston et ici, et ils ont su que j'étais rétabli, sur le plan physique; alors ils m'ont contacté en espérant pouvoir me débaucher. Ce qu'ils ont fait.

— Est-ce qu'il ne faut pas être élu pour ce genre de poste?

— Non, c'est pour être shérif, dit Marvin. Ici, le chef de la police n'est pas élu, c'est un choix qui dépend uniquement du conseil municipal. J'ai été choisi. J'ai pris mes fonctions officielles aujourd'hui, mais je n'ai fait que sortir du bureau pour vous rejoindre, les gars. À peine arrivé, mon premier jour de travail, le tout premier incident, j'entends qu'un type qui frappait son chien est en train de se faire botter le cul dans son jardin, tout près de l'endroit où je vous avais envoyés. J'ai tout de suite deviné que c'était vous.

— On est tellement prévisibles, dit Leonard.

— Sur certains plans, oui, dit Marvin. Bon, le problème, c'est que je ne peux pas garder l'agence.

— Voilà un bon tiers de nos jobs qui s'évanouissent, dit Leonard.

— Dis plutôt les trois quarts, précisai-je. On a été plutôt prospères ces derniers mois, on le sera moins à partir de maintenant. Retour aux boulots journaliers et au travail des champs.

— Il nous reste toujours les jobs de videur, de concierge, ou la prostitution.

— Ouais. J'avais oublié qu'on avait autant d'options.

— Il y a aussi un conflit d'intérêts à gérer ce genre d'affaire tout en travaillant dans la police, dit Marvin. D'ailleurs, à partir de maintenant, je ne déroge plus à la loi. Je suis redevenu quelqu'un de respectable.

— Des sous-vêtements propres et tout ça, commenta Leonard.

— Tout juste, dit Marvin. Je change même de chaussettes tous les jours.

— Pour votre première journée, en tout cas, c'est un chouette début, dit Brett.

— Oui, je sais. J'aurais pu laisser tomber et retourner à l'agence après ce premier jour, mais ça s'est bien passé.

— C'est vraiment ce que tu veux faire? demandai-je. Chef de la police?

— J'adorais bosser là-bas quand j'étais lieutenant, et je faisais quasiment déjà le boulot du chef de la police, alors je vais prendre ce poste. Me voilà de retour dans les forces de l'ordre. Mais le truc, c'est que je dois fermer l'agence ou la vendre. Je me suis dit que, vous deux, vous voudriez peut-être la reprendre.

— C'est quoi, le prix? demanda Leonard.

— Ce à quoi j'ai pensé, dit-il, c'est que vous pourriez me racheter tout l'équipement, payer le loyer mensuel du bureau, parce que j'achète tout l'immeuble, et commencer dès maintenant. Financés par le proprio.

— Nous? m'étonnai-je. Tu nous demandes vraiment à nous de gérer une affaire? Je ne crois pas que nos noms et l'expression «gérants d'entreprise» devraient être prononcés dans la même phrase.

— Je sais, dit Marvin. Cette simple perspective fiche la trouille.

— Je ne sais pas si j'ai envie de diriger une affaire, dis-je. J'aime ce boulot, mais comme un employé qui se fait payer, pas comme gérant – avec les taxes à régler, les assurances et tout le reste. À devoir s'occuper de ceci et de cela. Et si jamais un tuyau pétait ?

— Soit vous le réparez vous-mêmes, soit vous le faites réparer, dit Marvin.

— Le premier truc, j'aime pas ça, et le second coûte de l'argent, observai-je.

— Ouais, dit Leonard. Ce n'est pas non plus pour moi. Réparer des tuyaux ou gérer une affaire. J'ai essayé de tenir un stand de limonade une fois, et j'ai dû me battre avec deux gamins blancs qui me traitaient de suceur de bites noir. Je leur ai fichu une bonne branlée. Bon Dieu, je n'ai sucé ma première bite que dix ans plus tard.

— Merci pour toutes ces précisions sur le suçage de bites, dis-je.

— Faites comme bon vous semble, conclut Marvin. Mais je vais vendre, de toute façon, et c'est à vous que j'offre les meilleures conditions.

Il se tourna vers Leonard et ajouta :

— Disons que c'est ma remise spéciale pour suceur de bites.

— C'est gentil de ta part, dit Leonard.

— Je ne sais pas, hésitai-je.

— Je vais le faire, dit Brett.

On se tourna tous vers elle.

— J'en ai marre du boulot d'infirmière, dit-elle. Je suis fatiguée de torcher des culs et de changer des pansements. J'achèterai l'équipement et je repren-

drai l'affaire, avec les factures à payer et tout. Hap et Leonard peuvent travailler pour moi.

— Tu serais notre patronne? dis-je.

— Ça pourrait marcher, dit-elle.

— Je ne sais pas trop, dis-je.

— Vous savez, intervint Marvin, ça me semble une bonne idée. Ça m'enlève un sacré poids et tu pourrais très bien faire tourner l'agence, Brett. Tu n'as même pas besoin de ces deux andouilles. Je peux t'obtenir une licence de détective privé assez facilement. Je connais des gens qui ont des relations.

— J'y pensais justement, dit-elle. Que je n'avais pas besoin de ces deux types.

— Une petite minute, intervint Leonard. Est-ce que moi, j'ai dit que je refusais? Je ne crois pas. Et puis je n'aime même pas Hap.

— Je fournirai une certaine quantité de biscuits à la vanille comme partie de ta rémunération, dit-elle.

— Et des Dr Pepper?

— Ça aussi.

— Alors, sûr que j'en suis, dit Leonard.

— Hap? m'interrogea Marvin.

— Ouais, dis-je. Je crois que moi aussi. Est-ce qu'on continue comme avant? Pas de licence pour nous deux, juste le travail d'esclaves?

— Bien sûr, dit Brett.

— Oui, dit Marvin. Vous travaillerez sous la licence de Brett comme vous le faisiez avec la mienne.

— Quand est-ce qu'on commence? demanda Leonard.

— Dans l'immédiat, on va fermer l'agence. J'ai envoyé son rapport à la femme du type obsédé par la gym, et c'était la dernière affaire en cours. Elle nous doit un dernier paiement. Mais l'agence pourra

rouvrir dès que Brett le souhaitera, tant que c'est avant la prochaine traite sur l'immeuble, et bien sûr il y aura de la paperasse à remplir. En fait, ça ne coûtera pas si cher de redémarrer. En revanche, Brett, ça ne rapporte pas autant qu'infirmière.

— Crois-moi, répondit-elle, les infirmières ne gagnent pas tant que ça. Ça paie correctement, sans plus. Et puis, comme j'ai dit, j'en ai vraiment ras-le-bol. Dès demain, je vais poser mes deux semaines de préavis. Je crois même qu'ils me laisseront partir tout de suite. Ils me doivent des jours de congé.

Et voilà comment je me suis retrouvé à travailler pour ma petite amie dans ce qui devint l'agence Brett Sawyer.

Marvin, lui au moins, n'avait rien trouvé à redire à la peinture. Elle n'était pas jolie et, pour être franc, je n'étais même pas sûr de sa couleur exacte. Rouille pâle, peut-être. Quoi qu'il en soit, c'était la couleur des murs quand Marvin avait ouvert l'agence, et pour ma part elle m'allait aussi, mais Brett avait d'autres idées. Leonard et moi nous retrouvâmes à repeindre tous les murs du bureau en vert clair. C'était plus pimpant, certes, mais je voyais ça comme une perte de temps. Ce n'était pas comme si on essayait d'ouvrir un magasin. Bientôt, il y aurait des fleurs dans des vases, un oiseau dans une cage et un tableau au mur évoquant l'explosion d'un paquet de crayons de couleurs.

Mais bon, on travaillait pour Brett, et le boss, c'est le boss. L'embêtant, c'est qu'elle ne nous payait pas pour refaire la peinture. Ce n'est pas que je comptais dessus, ni que j'y tenais tant que ça. Je ne comptais pas dessus, et je n'y tenais pas tant que ça. Je suis juste grincheux.

Enfin, une fois les locaux repeints, Brett acheta un nouveau bureau, sans marques incrustées de tasses à café, y posa quelques dessous de verre,

acquit des sièges de bureau confortables et un nouvel ordinateur au design profilé. Au moins, on évita les arrangements floraux et autres décorations que j'avais craints. Elle me laissa acheter une reproduction de l'affiche du film *Adieu ma jolie*, la version avec Robert Mitchum, que je fis joliment encadrer et fixai au mur. C'était la première fois de ma vie que je faisais mieux qu'acheter un poster dans un endroit comme Walmart pour le punaiser au mur. Je connaissais quelqu'un qui savait vraiment s'y prendre pour l'encadrement. Avec cette affiche ici, j'avais un peu plus l'impression d'être un vrai détective. Même si, pour être franc, je ressemble à peu près autant à un vrai détective qu'une belette à un kangourou, mais j'aime entretenir une part de rêve.

Les toilettes restèrent simples. Un endroit propre avec une pissotière et deux sièges de W.-C. bien fournis en papier toilette. Sur un des murs, un tableau représentait des nénuphars. Je trouvais ça idiot. Vraiment, a-t-on besoin d'un tableau aux chiottes? De nénuphars en plus?

Brett s'était aussi procuré une meilleure cafetière pour notre kitchenette, comme elle l'appelait, avait acheté de l'excellent café et rangé un paquet de biscuits à la vanille dans le tiroir. Les biscuits étaient de cette marque bon marché qu'on achetait toujours, avant tout pour Leonard. Il aimait trois sortes de biscuits à la vanille. Les biscuits simples, ceux avec la crème à l'intérieur, et tous les autres à la vanille. Le tiroir fermait à clé. Il y avait deux clés. J'en gardais une, et Brett l'autre. Leonard ne savait pas se retenir. Avec ces biscuits, il se comportait comme un camé au crack. Nous agissions donc pour son bien. Et puis c'était assez drôle. Après tout, il adorait

m'asticoter en portant des chapeaux loufoques et autres, alors je lui rendais la pareille de temps en temps. Des chamailleries de frères.

On avait un petit frigo avec de l'eau et des boissons sans alcool, y compris des Dr Pepper pour Leonard, ainsi qu'un canapé-lit. Nous l'avions testé, Brett et moi, un soir où on avait travaillé tard. Leonard était rentré dans sa nouvelle piaule, nous étions seuls tous les deux et avons décidé de l'inaugurer, pour ainsi dire. C'était à peine moins inconfortable qu'un chevalet de torture de l'Inquisition. Le lendemain matin, on avait le dos en miettes. Brett acheta alors un fin matelas de mousse qu'elle roula et rangea dans le placard. Une fois le canapé déplié, il suffisait de poser le matelas dessus pour obtenir un lit un peu plus utilisable et presque confortable. On s'était dit qu'il valait mieux être paré. On ne sait jamais quand on peut avoir besoin de sexe pour booster sa sérotonine, ou je ne sais quel truc qui vous fait vous sentir heureux. Pour ma part, j'ai toujours pensé que c'était le simple fait de baiser qui rendait heureux, alors voilà.

Notre nouvelle chienne resta au bureau avec nous pendant cette période, toujours enveloppée dans son bandage « pas trop serré mais serré quand même ». Pendant que nous faisons l'amour ce soir-là au bureau, elle nous observa avec curiosité de son panier. Je la jugeais un peu jeune pour apprendre ce genre de choses. Mais, d'un autre côté, puisque j'avais décidé de la remmener chez le vétérinaire pour la faire opérer afin qu'elle n'ait pas de petit, ce n'était pas si grave.

Le soir où nous testions le lit convertible, Leonard et John, son ex, dînaient ensemble – un dîner

de réconciliation. Leonard faisait des spaghettis avec sa fameuse sauce, qu'il achetait toute prête au magasin. J'espérais que ça marcherait pour lui. Depuis un certain temps déjà, il essayait de se rabi-bocher. Il venait juste de jeter l'éponge quand John, qui avait décidé qu'il était censé aimer les femmes en devenant croyant, découvrit que les femmes ne lui convenaient vraiment pas et que, peut-être, Dieu lui accorderait une dérogation sur ses histoires entre hommes. Je commençais à penser que John, tout sympathique qu'il soit, était simplement trop paumé et confus pour savoir ce qu'il voulait au juste. Franchement, je préférais l'éviter ces temps-ci. Quelque part, j'avais envie de lui coller une bonne droite.

Ce jour-là, après la nuit passée sur le canapé, juste après que Brett eut acheté le matelas et l'eut rangé dans le placard, nous étions donc seuls tous les deux, occupés à peaufiner le nouveau bureau. Dans la plupart des cas, il s'agissait de détails qui me semblaient totalement superflus, mais qu'elle jugeait extrêmement importants. Nous fîmes une pause et étions tous deux en train de regarder la chienne dans son panier dans un coin du bureau.

— Tu sais, dit Brett, il faut qu'on arrête de l'appeler Elle.

— Ah bon, tu crois? Ce pourrait être un peu comme dans ce roman de H. Rider Haggard, *Elle*. Cette femme savait qui elle était. Ce simple nom lui suffisait. Notre chienne pourrait être Elle.

— Je ne pense pas que notre Elle ait confiance en elle à ce point. Et d'ailleurs, dans le roman, Elle avait déjà un nom. Ayesha, je crois.

— Tu n'as pas tort.

— Mais elle commence à se sentir mieux, et elle grossit, comme toi, dit Brett.

— J'ai perdu plus de deux kilos.

— Il faudrait que tu en perdes plus de dix, mon cher garçon.

— Ouais, au moins.

— Qu'est-ce que tu lui as donné à manger ?

— Rien.

— menteur, répliqua Brett.

— D'accord, parfois, on fait un crochet au Dairy Queen et je lui achète un cône glacé. Le chocolat est mauvais pour les chiens.

— Quand j'étais petite, j'avais l'habitude de partager mes barres chocolatées avec mes chiens, dit Brett, et aucun n'en est mort.

— Alors ils sont encore en vie ?

— Bien sûr que non.

— Tu vois ? Le chocolat a fini par les avoir. Même si ça a pris toute une vie.

— Ha, fit-elle. Je crois qu'on devrait l'appeler Taches.

— Mais elle n'a pas de taches.

— C'est ça qui est drôle.

— On ne va plaisanter avec notre chienne. Je propose de l'appeler As.

— C'est un nom de chien de gamin.

— J'ai toujours voulu appeler un chien comme ça, parce que c'est le nom du chien de Batman.

— Non. Pas As. Et pourquoi pas Buffy ?

— Comme la fille qui chasse les vampires ? dis-je.

— Oui. J'aime bien ce nom. Mais il va mieux aux chiennes qu'aux filles.

— Ça colle, confirmai-je.

— Appelons-la donc Buffy, la Chasseuse de biscuits. Elle adore les biscuits pour chien.

J'étudiai la question un instant.

— Buffy la Chasseuse de vampires, ce sera pour les occasions formelles, quand elle devra mettre une robe de soirée ou assister à un couronnement royal, mais pour la maison et les visites au Dairy Queen, Buffy suffira.

Notre nouvelle chienne était baptisée.

Pendant cette discussion, je contemplai les jambes de Brett. Elle était appuyée contre le bureau. Elle portait un short, ses jambes luisaient et je me demandai si nous ne devrions pas réessayer le lit convertible avec le nouveau matelas. Cette pensée vola en éclats quand j'entendis quelqu'un monter l'escalier. Les pas pesants résonnaient comme un éléphant d'Inde chargé d'un raja et de son escorte, et s'accompagnaient d'un cliquètement, comme si l'éléphant avait pour ami un grand criquet, peut-être, ou qu'il portait une claquette à une patte.

C'est alors que la porte s'ouvrit et qu'entra une vieille dame, d'âge antédiluvien. Elle avait une canne, ce qui expliquait le criquet, mais les pas d'éléphants étaient plus déconcertants, vu qu'elle était toute petite. Elle arborait une chevelure teinte en roux trop abondante pour sa tête. Cette choucroute semblait former une entité autonome, un monticule élaboré d'un rouge sanglant. En la tondant comme un mouton, on aurait pu tricoter un pull avec tous ces cheveux, et il en serait peut-être resté assez pour une chaussette en plus ou, a minima, un porte-monnaie.

Son visage avait l'air desséché. Elle l'avait tartiné de maquillage, comme si elle tentait de combler

un fossé, ou plusieurs. Elle portait des vêtements trop jeunes pour son âge, évoquant quelque chose comme un mastodonte qui aurait survécu à un changement climatique majeur mais en garderait les séquelles : un jean serré rouge vif et un chemisier bleu sans manches avec des masses de chair flasque comme des bouées sous les bras. Ses seins étaient trop gros, ou peut-être trop découverts ; ils débordaient de son soutien-gorge pigeonnant. Ils faisaient penser à des melons trop mûrs avec des taches pourries – des grains de beauté ou un début de tumeurs cancéreuses, supposai-je.

Elle nous regarda, Brett et moi, et déclara :

— Vous ne vous apprêtiez pas à faire la bête à deux dos, dites-moi ?

— Je ne crois pas, répondit Brett. Notre bête est une chienne.

La vieille dame posa les yeux sur la récemment baptisée Buffy dans son panier. La chienne avait levé la tête pour vérifier ce qui se passait, mais elle la baissa très vite et ne bougea plus. Je pense que la vision de ce paquet de chevelure l'avait perturbée. Elle devait penser qu'il s'agissait d'un animal vicieux prêt à attaquer.

— Je veux dire, baiser, précisa la femme.

Tout comme Brett, je savais ce qu'elle avait voulu dire, mais elle m'avait pris au dépourvu, même si, à supposer que j'atteigne un jour son âge, je m'exprimerais sans doute toujours avec la même verdeur qu'aujourd'hui. De fait, plus j'observais la vieille dame, plus je me disais que ce langage lui correspondait bien. Elle ressemblait à une pute à la retraite.

— Ben oui, déclara Brett, je m'apprêtais juste à enlever mon short, à me pencher sur le bureau et à

Honky Tonk Samourais

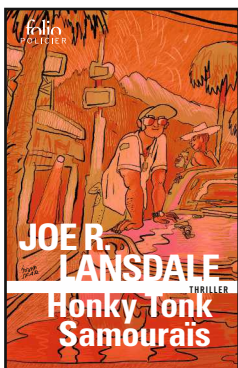
Une enquête de Hap Collins et Leonard Pine

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRÉDÉRIC BRUMENT

Hap, ancien activiste hippie et rebelle, et Leonard, vétéran du Vietnam dur à cuire, noir, gay et républicain, sont sur un banal contrat de surveillance dans l'est du Texas. Alors que la planque touche à sa fin, ils aperçoivent un homme qui maltraite son chien. Leonard règle l'affaire à coups de poing et l'agresseur de chien, salement amoché, menace de porter plainte. Une semaine plus tard, une certaine Lilly Buckner débarque dans leur nouvelle agence de détectives privés pour leur faire une proposition : soit ils acceptent de retrouver sa petite-fille disparue, soit elle livre à la police une vidéo du passage à tabac. Le duo accepte donc cette affaire et découvre que le concessionnaire d'occasion où travaillait la jeune femme cache de sombres secrets...

JOE R. LANSDALE

Né en 1951 au Texas, Joe R. Lansdale, auteur culte régulièrement récompensé, s'est illustré dans le western et l'horreur avant de se consacrer au thriller. On lui doit notamment *Les marécages*, prix Edgar Allan Poe du meilleur roman policier, mais aussi la fracassante série dédiée à Hap Collins et Leonard Pine, deux indéfectibles enquêteurs aussi sympathiques que dangereux.



Honky Tonk Samourais

Joe R. Lansdale

Cette édition électronique du livre
Honky Tonk Samourais de Joe R. Lansdale
a été réalisée le 25 juillet 2019
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072841231 - Numéro d'édition : 347701).

Code Sodis : U23776 - ISBN : 9782072841279.

Numéro d'édition : 347705.